

Valérie Civitella

La mer n'entend pas les cris

Suivi de « N'oublie pas ! »

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Photo de couverture : photo prise au Bau Rouge

ISBN : 979-10-359-8114-3

© Valérie Civitella 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La mer n'entend pas les cris

*Ou « Dernières Nouvelles d'un pays
totalitaire »*

LILI

A mon élève

« Pourquoi tu ne m’embrasses plus, maman ?
Pourquoi tu ne me parles plus ?
Pourquoi tu ne me regardes plus, maman ? »

Lili chante et se balance. Sa joue est rouge écarlate. Ses yeux sont d’une tristesse insoutenable.

« Mais pourquoi tu ne m’embrasses plus, maman ?
Mais pourquoi tu ne me parles plus ?
Mais pourquoi tu ne me regardes plus, maman ? »

Elle est enfermée dans sa chambre et dans sa chanson. En face d’elle, son dernier dessin tente de s’envoler. Mais l’oiseau se froisse. Ce n’est pas un phénix.

Sa maman a changé, comme sa maîtresse. Lili ne reconnaît plus personne ; leurs yeux sont étranges et elle a l’impression de se noyer dedans.

Elle a tout essayé pour les faire rire mais elles ont vraiment peur du virus.

Elle...elle n’a pas eu le temps d’en avoir peur. Tout de suite, elle a deviné la peur des adultes derrière leur masque. Elle n’a pas réussi à s’habituer à ces becs noirs.

Lili ne sait pas pourquoi elle n’y arrive pas. Les autres enfants semblent les voir sans frémir, vivent avec eux comme si de rien n’était. Ne font-ils aucun cauchemar ? Pourtant elle pense que Titouan ressent la même chose qu’elle parce qu’il pleure presque

tous les jours en classe. Faut dire que la maîtresse s'énervé très souvent. Elle n'est plus la même.

Le pire est arrivé quand sa maman a décidé qu'il fallait maintenir une distance entre elles. Elles ne sont que deux à la maison. Maintenant, ça fait une et une. Sa maman garde son masque en permanence et lui a interdit de l'embrasser, et même de l'approcher.

Non, elle n'a pas peur du virus, Lili. Elle a peur de la froideur. Elle a froid depuis des jours, et des mois.

Là, elle a voulu faire une blague et se cacher dans le lit de sa maman avant qu'elle vienne se coucher. Quand celle-ci l'a découverte, elle l'a giflée.

Sans un mot. L'a sortie du lit. A fermé sa porte. Voilà.

Elle n'a pas peur de mourir du virus, Lili, non.

Médecin de famille

A mon fils

-Allô docteur ? Oui, mon fils et moi avons le covid. La sécurité sociale, drôle de nom en fait, m'a dit d'appeler mon médecin traitant.

-Alors il faut rester chez vous.

-Mais, vous savez, c'est Tristan qui a fait plusieurs pneumothorax en 2020...oui...

-Il peut prendre du Doliprane mais il ne peut pas venir au cabinet.

-Mais je suis inquiète...vous ne voudriez pas vérifier sa capacité respiratoire ?

-Non, ce n'est pas la peine : constatez-vous quelque chose d'alarmant ?

-Moi ?...

-Humm...

-Non.

-Bon.

-Mais c'est le variant delta ! Tous les médias disent que c'est une maladie grave, qu'elle atteint les poumons en 5 jours ! Vous ne voulez pas que les malades viennent vous voir et vous dites « bon » ?

-Vous pouvez rappeler si cela s'aggrave.

-ah ? Je peux ?

-ça va aller. Bon courage ! »

Déflagration.

Ce 22 juillet 2021.

Nos médecins ont basculé.

Notre gouvernement, notre pays tout entier, et tous les pays occidentaux, ont basculé dans un choix criminel : l'abandon conscient des malades et donc des valeurs promues depuis des siècles pour la survie de notre civilisation.

Monsieur Henry

A tous les exclus du « pass sanitaire », à tous ceux qui l'ont refusé

Je parcours les rues de Hyères-les-Palmiers tous les jours depuis que je suis arrivé pour ma retraite, il y a quinze ans. Je suis venu ici après la mort de ma femme, pour ne plus croiser son souvenir dans chaque pièce de notre maison. Nos enfants travaillant à l'étranger, j'étais donc libre de choisir où recommencer à vivre. Je m'appelle Henry.

Les palmes des palmiers respirent lentement.

L'ombre des platanes est bienfaisante. Les fontaines coulent. Les peintres peignent un nouvel appartement au coin de l'avenue Gambetta. Les coiffeuses bavardent avec leurs clients en tirant des mèches de cheveux longs. Les commerçants ouvrent leur commerce, sortent les portiques de sacs, de chaussures, de jouets. On est au mois d'octobre 2021 et il fait très beau.

Mais une tristesse m'habille comme un pull d'hiver.

J'ai tellement aimé flâner dans cette ville historique ; me faufiler dans les vieilles ruelles, découvrir un nouvel artisan ou discuter avec une voisine arrosant ses fleurs, et m'asseoir avec mes amis pour d'innombrables parties de cartes !

J'aime tellement cette ville...Je croyais en faire partie. Je croyais compter pour elle et son maire, pour les associations de personnes retraitées. Ma participation active et financière était appréciée. Je voulais faire du bien à cette ville et à ses habitants, et je m'étais rendu disponible pour les fêtes et les événements sportifs, notamment pour les jeunes. Comme j'ai aimé cette ville...

Je ne flâne plus au gré de ma joie : j'erre.

Les restaurants me sont interdits. Les cafés me sont interdits. Même vides.

Les terrasses de café ne m'accueilleront plus.

Il n'y a plus de place pour moi dans ces lieux où mes copains de cartes baissent la tête quand ils me voient passer.

Les autres consommateurs sont parfaitement indifférents au vieil homme que je suis. Ils rient. Ils trinquent. Leur indifférence me frappe, aussi violemment qu'un coup de poing à l'estomac.

Je ne sais pas si c'est que je vieillis, mais je ne comprends pas la situation. Je sais qu'il faut un pass-vaccinal que je n'ai pas, et mon rétablissement vient d'expirer. Mais je ne suis pas malade... Cela fait des mois que je ne suis plus malade. Et je suis immunisé.

Je suis un vieil homme qui erre. Je ressens un malaise extrême à me promener dans ma ville, à l'heure où d'habitude la vie reprend dans le sud de la France après l'heure chaude. J'ai l'impression de marcher dans un couloir vitré derrière lequel la vie continuerait sans moi, comme si de rien n'était. Je suis dans un couloir d'aéroport qui ne finit jamais, tandis que les autres passagers montent des escaliers qui les mènent à l'extérieur... Les conversations me parviennent de loin. Les rires sont comme sortis d'un cauchemar ou d'un 45 tours qu'on ferait aller à 33 tours. Je suis devenu le caillou dans la chaussure. Quand vont-ils osé me déloger ?

Mais peut-être que la vie n'est pas au milieu des QR codes ?

Peut-être que c'est le contraire qui est en train d'arriver et que je suis du bon côté de la vitre ? Leur monde n'est peut-être qu'un décor de cinéma, un film trop parfait qu'il faudrait déchirer comme dans le *Truman show* ?

Peut-être qu'il ne faut plus désirer vivre au milieu de ces personnes ?

Tout en pensant commencer mon deuil de mes amis, et des temps joyeux passés à l'ombre des platanes, j'arrive devant le

nouveau lavoir de Hyères. Il y a une vue panoramique jusqu'à la mer, et de la fraîcheur. Je m'assois. J'ai envie de pleurer. C'est bête...peut-être même...indécent...la solitude d'un vieil homme non vacciné...

Mais un petit enfant dévale soudain la rue en criant derrière son ballon. Mon pied l'arrête. Je ramasse le ballon. Je le tourne dans mes mains en oubliant les lingettes, le gel, et le virus. Puis, sans savoir pourquoi, je le pose sur l'eau du lavoir, et il commence à flotter. L'enfant, surpris, me regarde avec des yeux grands ouverts qui m'interrogent : je ris. Le petit rit aussi et plonge sa main dans l'eau en appelant son ballon. Il s'éclabousse et rit de plus belle. Je m'éclabousse aussi. Nous rions. Une pensée me traverse alors, fulgurante : « Il faut tenir bon, tenir bon ! Rester debout et dire la vérité partout, toujours, à tout le monde, pour ces petits ! »